

LE FÉMINISME DESPENTIEN: (DE)CONSTRUCTION DU CORPS FÉMININ: L'EXEMPLE DE *BAISE-MOI* (1994)

«De toutes les libertés que la femme ambitionne, il n'en est pas une qui me semble devoir exercer une influence plus décisive sur son destin que cette liberté sexuelle...pour laquelle on combat» (N. Roussel, 19910, p. 20).

DIOMANDÉ Saty Dorcas

Maître de Conférences

Enseignante-Chercheure

Université Peleforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)

Département de Lettres Modernes

satydorcas@yahoo.fr

Résumé: L'histoire du féminisme connaîtra encore de beaux jours et de belles pages quand on sait que des écrivaines du XXe siècle français comme Catherine Millet, Christine Angot, Virginie Despentes consentent à réévaluer ses enjeux et ses fondements littéraires. Virginie Despentes, particulièrement, arpente un nouveau pivot du féminisme, lorsqu'elle s'empare du combat féministe pour la libération du corps et de la sexualité pour l'investir dans un nouvel ordre qui ne pouvait trouver meilleur moyen d'expression que dans la sublimation des pratiques sexuelles interdites (violence sexuelle, sexualité ordurière et meurtrière, pornographie, lesbianisme, sadomasochisme, pédophilie féminine...). Elle chaperonne un récit choquant et une écriture directe qui propulsent l'indice de la féminité vers la dynamique du féminisme et de l'action féministe.

Mots-clés: Féminisme, Libération du Corps, Féminité, Sexualité, Interdit

Feminim despentien : (de)construction of the female body : the example of *Baise-moi*

Abstract : The history of feminism will have many more fine days and pages when we know that 20th-century French writers such as Catherine Millet, Christine Angot and Virgine Despentes are willing to re-evaluate its issues and literary foundations. Virginie Despentes, in particular, treads a new path for feminism, taking the feminist struggle for liberation of the body and sexuality and investing it with a new order that could find no better means of expression than in the sublimation of forbidden sexual practices (sexual violence, murderous sexuality, pornography, lesbianism, sadomasochism, female paedophilia...). She chaperones a shocking narrative and direct writing that propel the index of femininity into the dynamic of feminism and feminist action.

Key words : Feminism, Body Liberation, Femininity, Sexuality, Forbidden

Introduction

Dans la mouvance de la lutte pour la revendication des droits civiques de la femme à la fin du XIXe siècle, le mouvement « féminisme » prend forme et s'arboresc dans toutes les scissions de la vie politique et sociale de la France. La militante française Olympe de Gouges (1748-1793) est alors considérée comme une des pionnières dudit mouvement lorsqu'elle décide de publier en 1791, une Déclaration sur les droits de la femme. Elle ambitionne, sans aucun doute, d'ouvrir une tribune de réflexion sur l'image et la condition détestable de la femme, afin de la repositionner dans le tissu social. Elle obtient des acquis notables, tels que le droit à la citoyenneté et à la liberté, l'accès à l'ordre politique pour une démocratie participative, le droit à la justice, la libre communication des pensées et des opinions.

Aujourd'hui encore, pendant que le féminisme parcourt du chemin, d'autres avancées s'observent dans l'obtention de droits pour la revalorisation du statut social de la femme : le droit à l'égalité salarial pour un travail égal, le droit à la sûreté, le droit à disposer de son corps. Ainsi, pour disposer pleinement et librement de son corps, la femme s'approprie sa féminité et sa sexualité dont la chaîne expressive œuvre pour la déconstruction des clichés sociaux. Ce marquage expressif donne lieu à une totale liberté sexuelle qui s'accoutume d'interdits et de dérives sexuelles.

Virginie Despentes, auteure française de la seconde moitié du XXe siècle, fait écho de ces interdits pulsionnels, notamment dans son œuvre romanesque *Baise-moi* parue en 1994 chez Florent Massot. Le texte, en effet, rend un vibrant hommage à la sexualité interdite qui s'émeut dans une passion, à la fois violente et extrêmement débridée. L'exercice entend faire du roman un lieu privilégié où le lecteur découvre la double pratique d'une écriture de la sexualité excessive et abjecte.

Dans ce réseau de significations, à l'intérieur duquel l'autrice se complait systématiquement à profiler les courbes d'un érotisme sexuel très virulent, se dessinent les inflexions d'un féminisme révolutionnaire et anticonformiste qui trace son propre chemin. Ce féminisme revendique une révolution sexuelle en usant du corps voluptueux et sensuel de la femme pour résister au despotisme d'un système patriarcal stéréotypé. Il brise, pour ainsi dire, le plafond de verre de la domination masculine pour permettre à la femme de prendre désormais possession de son corps en l'exhibant érotiquement. Une performance qui fait de la femme une redoutable dompteuse. Elle use de son pouvoir pour contrôler, non seulement, son corps, mais aussi et surtout pour renverser cette tendance sociale qui l'a toujours assujettie, aliénée et dépossédée de son propre corps.

A la différence de Christian Authier (2002, p.9) qui oriente sa perception du nouvel ordre de la sexualité dans un nihilisme du corps féminin, la contribution-ci entend défendre l'idée d'un féminisme revisité qui retravaille l'image du corps de la femme dans le but d'en faire un instrument d'émancipation, de réappropriation et surtout de défense des droits de la femme marginalisée. Qu'en est-il des véritables enjeux de ce féminisme pragmatique qui assigne au corps féminin une dimension militante ?

L'objectif de cet article est justement d'analyser la poétique féministe d'une écrivaine réfractaire, qui essaie de porter la voix des femmes (assidues du sexe ou non) qui utilisent la beauté de leurs corps, longtemps objectivés, pour requérir leurs identités reniées. Ainsi, chez Virginie Despentes, identité, corps, militantisme, se joignent dans une lutte sociale qui souhaite une liberté agissante

de la corporéité féminine. Il s'agit, au-delà, de libérer le corps de la femme dans sa dimension la plus intime en ayant recours aux interdits sexuels, avec tout ce que cela implique de pervers ou de choquant.

Dans cette étude, les subtilités de la sociocritique et de la stylistique viennent à profit pour élucider le cheminement d'un idéal féministe qui ne s'emmure pas dans un réquisitoire contre l'inégalité de sexe, comme aux premières heures du féminisme, mais qui renverse le mécanisme habituel des conventions épistémologiques pour donner une place de choix à ces femmes d'un nouveau style, ces insurgées du genre. Grâce à ce féminisme d'exception, Virginie Despentes parvient, concomitamment, à (dé)construire l'image et le corps de la femme.

Profiter généreusement de son corps et se réapproprier son intimité dans un double jeu de construction et de déconstruction, c'est accéder à cet idéal à la fois féminin et féministe. C'est aussi donner libre cours à sa sexualité, tout en insistant sur l'auspice d'émancipation qui fait de chaque individu le maître incontesté de ses orientations sexuelles. Pour franchir les barrières de ce féminisme pragmatique, Despentes n'hésite pas à exploiter le corps de la femme dans sa dimension la plus prolifique. Ainsi, l'itinéraire de ce féminisme pragmatique, pour une meilleure approche du concept, passe par une phase théorique avant de se déployer dans un projet romanesque qui aborde le féminisme despentien dans ses mises en œuvre subversives et transgressives. La première partie de notre étude est donc consacrée aux formalités théoriques du féminisme et la seconde partie s'intéresse au style particulier de Virginie Despentes qui confère à l'engagement féministe une fécondité esthétique.

1. Une approche conceptuelle du féminisme

Le féminisme, de manière générale, peut être considéré comme un mouvement inextricable à la fois intellectuel, politique, social et culturel dont la mission première est de mettre un terme aux disparités de sexes sur la scène sociale. Il revendique une parité de genre entre l'homme et la femme dans une approche qui escrime en faveur de la femme lésée en lui octroyant plus de droits, afin de renforcer son pouvoir d'action.

Le mot fait véritablement son entrée dans les débats littéraires français à la fin du XVIII^e siècle, lorsqu'une première vague de femmes, avec à sa tête Olympe De Gouges (1791), met en place un mouvement de lutte, de revendication et surtout de protestation pour l'acquisition de droits pour le compte de la femme. Ce mouvement critique remet en cause la place accordée à la femme au sein de la société et souhaite une meilleure prise en compte de sa condition de vie sociale.

Si ce premier mouvement a rendu possible l'émancipation de la femme par rapport à ses droits fondamentaux et citoyens, un autre mouvement vient en appui, cette fois, en prenant position en faveur de la liberté de la femme, surtout dans le domaine de la sexualité. Il rappelle la nécessité de libérer le corps féminin de l'hégémonie masculine pour une sexualité beaucoup plus épanouie.

1. Féminisme et corps féminin

Avec des autrices comme Catherine Breillat (2004), Catherine Cusset (1997), Catherine Millet (2001), Christine Angot (1999), Virginie Despentes (1994), le corps féminin s'émancipe véritablement. Il revêt désormais un caractère significatif qui l'évince des contraintes sociales. Ainsi, le corps devient un marqueur d'identité sociale qui suggère qu'on l'appréhende dans sa spécificité et complexité.

Si très souvent le corps féminin se retrouve au centre des débats et polémiques littéraires et surtout au cœur de la trame romanesque des écrivaines françaises modernes, c'est que la critique littéraire a fini par comprendre que la femme se pense, se lit et s'appréhende à travers son corps. Il importe, à cet effet, d'accorder une attention particulière au corps féminin d'autant plus qu'il sert de point d'achoppement au féminisme despentin.

Cette corrélation entre le corps et le féminisme ne saurait donner d'autres manifestations qu'une vive contestation du pouvoir incarné par les hommes sur l'intimité des femmes. Plus que jamais, l'heure est à l'abolition des clichés étriqués qui font de la femme un corps-objet attrayant et disponible :

La femme constitue un objet symbolique dont l'être (esse) est un être perçu (percepi), ce qui a pour effet de la placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elle existe d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objet accueillant, attrayant, disponible (P. Bourdieu, 1998, p. 12).

Pierre Bourdieu, dans cet extrait, fait cas d'un rapport social relativement typique où la femme est (re)présentée comme « un objet symbolique ». Ce statut lui confère une certaine consistance dont le réalisme s'empare d'un noyau de clichés subtilement pensés : « femme-objet », « objet-sexuel », « objet-passif », « objet-disponible », « objet-attrayant ». Naturellement, on comprend la provenance de tous ces attributs et expressions qui sont symptomatiques d'une catégorie sociale donnée : la gent masculine.

L'homme, en effet, a toujours considéré la femme comme un être inférieur, un objet sans prestige. Instrumentalisée au prix de sa dignité, elle se trouve dépossédée de son corps dans une négation de soi qui l'impute à un objet de désir sexuel pour les hommes. Nombreux sont les exemples qui illustrent cette constatation où le corps de la femme est totalement assujéti à la seule concupiscence de l'homme. Dans *Une Vie* (1883) de Guy de Maupassant, pour ne citer que ce prototype, le corps de la prostituée est soumis à la souveraineté sexuelle du fils de Jeanne Le Perthuis, Pierre-Simon-Paul. En plus de l'exploiter corporellement, il la contraint à lui reverser de l'argent pour les plaisirs sexuels qu'il lui procure. Son père Julien, le Vicomte de Lamare, ne déroge pas à l'exercice. Il abuse des corps de sa femme Jeanne Le Perthuis, de l'amie de sa femme Gilberte Fourville et de la gouvernante Rosalie.

Ici, c'est le corps objectivé qui permet à l'homme d'avoir une emprise sur la femme et surtout de la profaner à fond. Evidemment, cela donne lieu à une série de stéréotypes qui s'accordent à rembrunir son image et collaborent éminemment à instaurer sa déshumanisation et sa marginalisation. Une marginalisation qui entraîne probablement une résistance comme le souligne

J. Narasimhan dans son article intitulé : « Marginalisation et résistance : la femme dans l'œuvre de Fatou Diome » (2019, p. 101-117).

Ainsi, il a fallu le féminisme pour destituer ce code oppressif et misanthropique qui s'applique à un système patriarcal communément admis. Cette appropriation féministe s'amorce clairement comme une lutte dont l'ultime but est de désenclaver ce monde claustrophobe dans lequel la femme a longtemps été confinée, afin de mieux requérir son corps, « un corps qui fait d'elle ce qu'elle est » (C. Guillaumin, 1992, p. 52). Pour ce faire, des slogans sont mis à disposition « Mon corps m'appartient », « Mon corps, mon choix » ou encore « Mon corps n'est pas à vendre ».

La dénégation de la femme-objet, « dont est imprégnée toute la question du corps et de sa réappropriation » (F. Fassa, C. Krauss, F. Malbois, 2005, p. 5) est symptomatique de ce féminisme révolutionnaire et constructif qui rebute toute domination masculine sur le corps féminin et revendique la libre disposition de cette entité dans son intimité. Il se détache assurément des clichés machistes prônés par Pierre Bourdieu et rencontre l'adhésion des écrivaines comme Simone De Beauvoir (1949), Jeanne Moreau (1958), Catherine Deneuve (1975), Marguerite Duras (1984) et Nelly Roussel (1910). Nelly Roussel écrit à ce propos :

De toutes les libertés que la femme ambitionne, il n'en est pas une qui me semble devoir exercer une influence plus décisive sur son destin que cette liberté sexuelle...pour laquelle on combat (N. Roussel, 1910, p. 20).

Virginie Despentes, pour sa part, en plus de contester, donne la parole aux minorités, aux exclues, aux marginalisées et aux mal-aimées de la société, « dont la présence en littérature s'était jusque-là faite très discrète » (C. Skidds, 2013, p. 2), dans le but de défendre un idéal commun : celui de la reconnaissance d'une identité et d'un corps sexué longtemps parjuré. Ce procès pour la liberté corporelle se construit autour d'arguments de défense qui incitent les femmes lésées à plus d'audace, d'activisme et d'initiatives. Elles gagneraient à prendre totalement le contrôle de leur corps, afin de s'inscrire davantage dans une idéologie sexuelle socialement remaniée qui s'applique à bouleverser l'ordre édicté par les hommes. Le corps devient, de ce fait, un instrument actif du féminisme qui repense les configurations de la sexualité.

1.2. Féminisme ou liberté sexuelle

Le combat pour la liberté et la décomplexification de la sexualité féminine a toujours été l'une des prérogatives de la rhétorique féministe. Déjà, Nelly Roussel en parlait dans ses œuvres lorsqu'elle s'attachait à démontrer que les activités sexuelles sont à dissocier des normes sociales, pour la simple raison qu'elles entravent la loi naturelle des pulsions du corps féminin.

Pour Roussel, en effet, une femme qui souhaite atteindre un orgasme corporel, qu'il soit vaginal ou clitoridien, doit nécessairement flirter avec des fantasmes et/ou expériences sexuelles interdites. D'ailleurs, elle reproche à la société le fait de nier cette réalité pour le moins évidente.

Gianni Harver et Anne-Marie Gronhøvd, de leur côté, poursuivent et approfondissent ce postulat rousselien lorsqu'ils allèguent l'idée selon laquelle la femme est un genre d'exception qui a un goût plutôt prononcé pour l'aventure, surtout dans l'apanage de la sexualité. Son code affectif ne

s'impose que dans la « spécificité des pratiques sexuelles » (A. M. Gronhovd, 2004, p. 28), un potentiel qui lui permet de posséder son corps, mais aussi de dompter la gent masculine.

Ce renversement de force dans les rapports homme-femme s'accommode d'un cryptogramme qui va à l'encontre des rituels sociaux généralement attribués aux hommes. Il s'offre comme des instantanés d'une volonté manifeste de changer les stéréotypes et perspectives communément admises, de sorte que la femme puisse revisiter sa position et son statut social. Cette dernière n'hésite pas à démolir les frontières de la sexualité pour mieux s'investir dans ce projet de déconstruction et de restauration sociale dont l'ultime issue reste la liberté. Ladite liberté, qu'elle soit sociale, sexuelle ou corporelle, travaille à maintenir l'écart avec la norme sociale.

La rupture est d'ailleurs définitive, lorsque Virginie Despentes (fervente féministe) affiche son goût effréné pour des principes sexuels très idiopathiques, se rangeant ainsi du côté des lesbiennes, des sadomasochistes, des amoureuses du cunnilingus et des adeptes de la sexualité de groupe. Toutes affiliées à la sexualité insolite, elles exploitent leur corps dans une surenchère du sexe qui implique un marquage idéologique réputé pour être l'œuvre d'un processus féministe radical.

Les principes du féminisme radical sont bien connus : se réapproprier le corps de la femme et sa sexualité détenus comme propriétés privées par les hommes. L'homme, en effet, dans une institution patriarcale, exerce un contrôle exacerbé sur le corps et la sexualité de la femme. Une consécration qui lui permet d'ailleurs d'exploiter sexuellement la femme et d'abuser de son corps tout en lui imposant des lois restrictives qui vont des devoirs aux violences. Cette énième forfaiture patriarcale, qui ne s'intéresse qu'aux devoirs en laissant de côté les droits des femmes, incitent les féministes radicales à affronter résolument le système patriarcal. Elles désapprouvent son mode de fonctionnement et exigent son abolition. Elles veulent croire davantage à la liberté de la femme, de son corps et de sa sexualité et revendiquent, pour ce faire, le libre accès à la sexualité qu'importe ses orientations, la réappropriation du corps par la femme et l'annihilation du pouvoir des hommes.

Avec le féminisme radical, les femmes reprennent le pouvoir. Et des écrivaines féministes comme Virginie Despentes le démontrent clairement. Dans son œuvre *Baise-moi*, elle redistribue ce pouvoir, durement acquis, à ses personnages féminins, Nadine et Manu, qui sont très loin d'être des femmes sexuellement objectivées et dépossédées de leurs corps.

2. Le féminisme despentien et ses enjeux

L'histoire du féminisme s'accompagne de mouvements tropologiques dont les différents retentissements redéfinissent le rôle et le statut de la femme dans la société. Ils posent également les jalons d'un bouleversement insurrectionnel qui insiste sur la nécessité de réédifier le corps et la sexualité de la femme dans ses propensions artistiques. Ainsi, le corps emprunte une nouvelle direction de (re)construction qui « entre en contradiction avec l'imaginaire du sexe faible » (L. Bilat, G. Haver, 2001, p. 23). Plus qu'un désir de se (re) construire socialement, c'est une volonté de vivre pleinement sa sexualité et d'assumer son corps sans complexe.

2.1. Le féminisme despentien ou la subversion des valeurs patriarcales

Si la femme a longtemps été considérée patriarcalement comme une « femme-objet », un être faible, marginalisée, domestiquée et surtout vulnérable, Despentent entend la détacher de ces stéréotypes véhiculés dans le discours social. Ainsi, elle investit son espace scriptural de codes stylistiques et linguistiques qui s'accommodent d'un principe de base: renverser les valeurs stéréotypées du système patriarcal.

Ce réaménagement ou ce désir de changement, d'entrée de jeu, passe par un style narratif direct et cru qui confirme un intérêt pour l'émancipation de la femme à travers la reconquête de son corps, puisqu'elle a toujours été identifiée et réduite à cette entité. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, en effet, le corps de la femme servait d'instrument de désir et d'objet fantasmé à l'homme. Ce code social l'imputait à une fonction de femme soumise, disposée et subordonnée aux besoins primaires de l'homme. Elle ne pouvait se départir de ce rôle d'assujettissement plutôt axé sur les pulsions que sur la conscience objective. Toutefois, avec l'apport de la nouvelle facette du féminisme, cette fonction disparaît au profit d'une autre qui défige les identités en démontant les perceptions traditionnellement admises, comme celles qui ramènent la femme à la domestication et assignent à l'homme des privilèges socio-politiques.

Les rôles et les rapports de pouvoir rétribués s'inversent. De la femme objectivée, on passe à un idéal de femme, forte et singulière, qui se fraie son propre chemin pour accéder à une existence longtemps niée. De ce côté, elle utilise son corps pour déconstruire l'idéologie et le modèle d'un système patriarcal absolutiste qui consent à prêter « aux hommes les rôles de pouvoir et qui gardent les femmes en position d'objet » (C. Skidds, 2013, p. 23).

Ce revirement est rendu possible par un corps qui ne sert plus de vecteur de jouissance au sexe opposé, mais s'intègre à une vision machiste qui marque son refus pour l'éthique sociale et pour « certaines caractéristiques particulières attribuées aux rôles socio-sexués » (C. Skidds, 2013 p.25). Désormais, le corps, « son propre corps, son propre moi » (J. Kristeva, 1980, p. 13) devient un outil d'hégémonie, rendant assurément l'idée de C. Skidds : « Les personnages féminins de *Manu* et *Nadine*, bien que loin de répondre aux critères de beauté prônés par la société, parviennent à faire de leur apparence « corporelle » un outil...par lequel elles peuvent obtenir ce qu'elles veulent de la part des hommes » (2013, p. 19).

Avec Skidds, le corps de la femme ne s'émeut plus dans la passivité. Il devient un outil, conséquemment féministe, qui s'enveloppe d'un pouvoir-dompteur dont la portée emblématique symbolise les relents d'une volonté d'évoluer loin des rôles assignés. Ce pouvoir s'exprime, d'ailleurs, par un remaniement de la position orthodoxale qui s'accommode d'un langage familier:

Nadine balance l'argent dans son sac, enlève sa veste et dégrafe sa jupe. Il éteint la lumière, laisse la télé allumée, enlève son pantalon, remonte son pull et s'allonge sur le matelas à même le sol. Il a les jambes repliées, il ne la quitte pas des yeux, souriant. Pas à elle, mais parce qu'il sait qu'elle va venir sur lui... Il ressemble à un gros poulet triste, à cause des petites cuisses et du gros bidon (*Baise-moi*, p. 58).

A partir de maintenant, t'as qu'à considérer que j'suis plus ta copine et qu'on a plus à se dire bonjour...Ce que je sais, c'est que toi je veux plus te voir du tout. Salut ! connard, j'ai une biture à prendre moi (*Baise-moi*, p. 40).

Avec Virginie Despentes, une des tendances patriarcales vient d'être reboutée. L'homme ne s'assène plus sur la femme. C'est plutôt elle qui assure les commandes de la baleinière masculine. Ce processus de subversion, dans lequel se complait l'autrice, est rendu dans un registre familier (« il sait qu'elle va venir sur lui ») qui fait appel à des expressions grossières (« gros bidon », « connard », « biture ») et s'abstient du respect des nuances grammaticales (« t'as qu'à considérer »).

La dislocation linguistique est évidente. Despentes joue sur la variété des registres de langues pour mieux marquer son refus de l'ordre établi et sa résistance aux canons linguistiques. Elle n'hésite pas non plus à recourir à la technique du monologue intérieur, exploitée par Madame de La Fayette au XVII^{ème} siècle et théorisée par Édouard Dujardin au XX^{ème} siècle, pour s'immiscer dans la pensée de ses personnages féminins. La résolution est de leur faire prendre conscience de leur virilité.

Le lesbianisme et la masturbation apparaissent comme ces gestes virils et spontanés qui facilitent cette reconquête du pouvoir qui exclut l'homme de l'espace féminin. Par cette sexualité insolite, elles parviennent à suppléer les hommes et à se satisfaire mutuellement. La seule règle qui prévaut, à cet instant, est de rompre toute filiation pouvant encore les agglutiner aux hommes:

Séverine...s'est considérablement endurcie depuis et il en faut toujours davantage pour la neutraliser...Nadine demande : tu pourrais aller à la cuisine, s'il te plaît ? Je préférerais me masturber devant la télé, ça me gonfle de toujours aller faire ça dans ma chambre. Remarque, tu peux rester si tu veux (*Baise-moi*, p. 11).

Le détachement est, d'ailleurs, plus évident lorsqu'elles décident d'ôter la vie à ces pendants masculins:

Elle s'entretient donc la personnalité comme elle entretient l'épilation du maillot, car elle sait qu'il faut jouer sur tous les tableaux pour séduire un garçon. Le but ultime étant de devenir la femme de quelqu'un et, avec le mal qu'elle se donne, elle envisage de devenir la femme de quelqu'un de bien. L'intuition masculine aidant, les garçons se tiennent à bonne distance du bonsaï. Elle finira pourtant par s'en attacher un. C'est alors dans son crâne à lui qu'elle fera ses besoins quotidiens » (*Baise-moi*, p. 13-14).

Moi si. J'te vois par terre, ta sale gueule en morceaux, j'te vois bien les triples en l'air...Elle recule d'un pas et vise à la gorge. En fait la balle le prend en haut du torse ; du coup, elle tire une seconde fois, plus haut. Il vacille vers l'arrière, elle s'approche et lui colle le canon contre l'estomac. Tire une nouvelle fois et le regarde s'affaler à ses pieds (*Baise-moi*, p. 73).

Dans cet exercice meurtrier, fait de bestialité et d'animosité, Manu et Nadine ne ressentent aucune émotion. Elles sont complètement dénuées de tout sentiment. Pire, « avec leur âme en acier », comme elles le reconnaissent elles-mêmes à la page 38 de l'œuvre, elles savourent avec délectation ces activités meurtrières qui leur rappellent, à chaque fois, le contrôle et l'emprise qu'elles exercent sur les hommes :

Il répond immédiatement, il était sans doute assis à côté de l'appareil : -C'est moi, la cabine était occupée. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est assez long à expliquer. Au final, j'ai tué quelqu'un...J'ai tué Bouvier...Honnêtement, j'ai pas arrêté de dormir depuis que c'est arrivé (*Baise-moi*, p. 36).

Le pouvoir est aux mains des femmes. Il devient un besoin presque vital pour Manu et Nadine. Elles n'hésitent pas à l'usurper comme une valeur symbolique pour maintenir leur position d'homme. Ainsi, elles s'attribuent des mimiques masculines qui font triompher des gestes de violence et surtout des actes de meurtre perpétrés et générés pour maintenir la relation d'égalité entre elles et l'homme. Une relation d'égal à égal qui leur permet de vivre « une sexualité d'homme» (C. Skids, 2013, p. 22) :

Elle le dévisage avant de s'éloigner. Aujourd'hui, il lui a pris pile assez la tête pour qu'elle fasse un effort pour s'en débarrasser. Elle lui donnerait volontiers la liste des copains à lui qu'elle s'est envoyés, alors qu'ils étaient ensemble. Avec des détails pour les fois où ça s'est passé, alors qu'il n'était pas loin (*Baise-moi*, p. 41).

Avec Despentès, la femme travaille activement à redéfinir son image, mais aussi et surtout à maintenir l'essentiel des idées féministes : exister autrement par la libération de son corps et de sa sexualité. Ce choix stratégique coordonne un projet de reconstruction qui s'affranchit à la fois des codes patriarcaux, narratifs, linguistiques et stylistiques. Pour ce qui est du style, en plus d'être direct, tourne en dérision les conventions du système patriarcal. Cet humour, fut-il corrosif, rebute toute forme de domination masculine :

--T'es encore à traîner dans ce bar de junkies ? T'as rien de mieux à foutre de ta vie ?

--Occupe-toi de ton cul.

Il lui colle une grande baffe. Elle fait un pas de côté...Je te déconseille de recommencer...Manu, je suis désolé d'avoir fait ça...A partir de maintenant, t'as considéré que j'suis plus ta copine et qu'on a plus à se dire bonjour, ça limitera les dégâts. (*Baise-moi*, p. 40).

Dès le départ, la position de la féministe Virginie Despentès est clairement définie : libérer le corps et la sexualité de la femme de l'emprise et de l'agression masculines. Pour l'écrivaine, en effet, la remise en question de la domination masculine, et au-delà du système patriarcal, reste tributaire de la libération du corps, de la réappropriation de la sexualité et de la reconfiguration du statut social de la femme. Ainsi, une fois libérée, la femme élabore, elle-même, sa propre conception du monde à travers des outils d'induction que sont la transgression et la subversion.

Recourir à la subversion implique donc des conventions particulières qui desservent les enjeux du féminisme despentien. Ce féminisme devient alors le lieu d'un projet esthétique où s'entremêlent revendication, combat, résistance et renaissance, mais aussi la circonférence révolutionnaire d'un humour féministe qui dénonce des réalités à la fois intransigeantes et austères sous un ton ironique. L'un mis dans l'autre, ce schéma scriptural est tout simplement la résultante d'une volonté de mettre fin aux normes patriarcales. Seulement, ce projet d'émancipation dévie, par moment, de sa trajectoire pour se retrouver dans les arènes d'une surexploitation du corps féminin.

2.2. Dérives du féminisme despentien

Penser le féminisme, sous la plume de Virginie Despentès, commande d'admettre une reconstruction de l'image de la femme, mais aussi de s'accommoder des dérives qui participent à la désacralisation du corps féminin. C'est, d'ailleurs, ce référent qui reverse la corporéité féminine dans la sordidité sexuelle, la sexualité ordurière et meurtrière, la pornographie, le lesbianisme, la

pédophilie féminine, les pratiques masturbatoires, le sadomasochisme ou encore la sexualité de groupe. « Fondamentalement masochistes » (p.14), Manu et Nadine ont un extrême appétit pour la sexualité interdite, meurtrière et agressive qu'elles héritent de la gent masculine :

Manu se lève. Elle évite de regarder les types. Pas besoin d'y regarder à deux fois pour saisir qu'ils ont vraiment de sales gueules...Celui qui porte des mocassins lui barre le passage...Et il plaque sa main sur ses seins. Elle voit Karla par terre, sa gueule écrasée au sol et le mec sur elle...Elle entend Karla hurler, l'appeler. Elle sent la main de l'autre mec entre ses cuisses lui malmener la chatte...Karla supplie les mecs...Il tire sa tête en arrière en la traitant de pute... Quand elle essaie de parler, elle bave du sang...Essuie ton cul, t'es pleine de terre...Celui qui s'enfonce par derrière s'énerve...Elles me dégoûtent trop ces truies. C'est de l'ordure (*Baise-moi*, p. 52-54).

Débout au milieu du salon, Nadine lui tournait le dos. Il lui a dit de se pencher, se pencher mieux, qu'il la voie bien...Il l'a débarrassée de l'usage de ses mains en les lui attachant dans le dos ; s'est d'elle comme il entendait...a joué avec son cul et gloussé de contentement en l'entendant crier. Tous pouvoirs sur elle jusque-la faire hurler et supplier d'arrêter quand il s'est mis à la frapper...Elle ne pouvait rien faire pour se soustraire aux coups...Parfois, il cessait de cogner...puis recommençait (*Baise-moi*, p. 100-101).

Pour avoir été victimes de viols et d'aventures sexuelles hautement perverses, elles n'hésitent pas à prendre leur revanche sur ce passé douloureux en reproduisant les mêmes forfaits. Cette fois, ce sont elles qui fixent les caps en transcendant les symboles de l'oppression. Une dérogation qui leur permet de disposer farouchement et abusivement de leurs corps. Pourtant, aux premières heures du féminisme radical, les revendications, pour la prise en charge et la libération du corps féminin de la dynamique patriarcale, reposaient sur des éthiques sociales qui imposaient des propensions trop souvent idéalisées : la femme peut, certes, disposer de son corps, toutefois elle doit le faire selon les valeurs essentielles de la morale sociale. De plus, sa vie sexuelle doit desservir l'éthique sacrée, puisqu' « il n'y a pas de sexe sans dimension sacrée, ni de sacré sans composante sexuelle » (Y. Leclerc, 2002, p. 5).

Toutefois, un tel conditionnement ne rencontre pas l'approbation de Virginie Despentes. Elle démontre, à partir de son texte *Baise-moi*, que les pulsions sexuelles incontrôlées ne peuvent aucunement s'associer au sacré, pour la simple raison que sexe et sacré ne font pas bon ménage. De plus, une femme qui s'approprie sa sexualité ne peut laisser le cours de ses actions, encore moins le lyrisme de ses expériences sexuelles aux prises d'une quelconque norme sociale, même si cela doit contribuer à la désacralisation de son corps ou encore à la déconsidération de son intimité. C'est d'ailleurs, à ce niveau, que se dessine toute la teneur idéologique d'une écrivaine qui souhaite s'affranchir légitimement des stéréotypes sociaux.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le culte de la désacralisation du corps ou de la sexualité dont fait preuve Despentes, n'est pas une caution littéraire qui aboutit à un idéalisme esthétique, mais plutôt la plus-value d'un féminisme radical et progressiste qui échappe à toutes contraintes sociales. Ainsi, l'absence de règles et de normes est un renfort décisif quand on parle de féminisme sous la plume de Despentes. Ce cadre spécifique lui sert de conviction pour redéfinir, non seulement, les prérogatives du féminisme, mais aussi et surtout pour le transbahuter vers des espaces sexuellement minoritaires.

La question des minorités sexuelles, en effet, a très souvent été occultée du paysage littéraire. Il a fallu attendre le XXe siècle pour que des autrices comme Virginie Despentes s'aventurent sur ce chemin pour le moins tortueux. Ses romans donnent ainsi la parole à toutes ces femmes rejetées, mal-aimées et sévèrement stéréotypées qui ont une pensée conditionnée à l'interdit.

Ce rapport à l'interdit incite, d'ailleurs, les personnages despentiens à plus d'audaces et de décadences sexuelles. Elles s'épanouissent dans les suicides, arborent les chemins arpentés des massacres incontrôlés, assassinent pendant l'acte sexuel, se délectent du sang de leurs amants, pervertissent les modèles sexuels par des actes de violence, et pratiquent une sexualité naturellement déconcertante qui se profile dans des comportements extrêmes; en un mot, elles proposent une nouvelle définition de la sexualité qui s'affirme dans une exploitation excessive et exécration du sexe :

Un autre type l'attrape par l'épaule...Essaie de l'enfiler par le cul, j'parie que c'est aussi vaste que la voie légale...Méfie-toi, elle doit pas faire la différence entre sa chatte et un vide-ordures. On aurait dû ramener des capotes (*Baise-moi*, pp.53-54).

Dans cet extrait, le vagin et le rectum ont les mêmes statures et mérites conventionnels. Ils sont tous deux victimes d'un acharnement sexuel qui les disposent métaphoriquement comme des vides à ordures. On peut supposer, à ce niveau, que Despentes joue sur ce référent de démesure capricieuse pour appliquer son rapport conflictuel au naturel. Toutefois, cette volonté à toujours vouloir s'opposer au naturel et aux normes inhale l'expérience meurtrière de ses personnages féminins :

C'est assez long à expliquer. Au final, j'ai tué quelqu'un.

---Tu as quelqu'un au sens propre du terme ?

J'ai tué Bouvier. C'est assez compliqué. Il faut que je te raconte toute l'histoire. Il faudrait que je te voie (*Baise-moi*, p.36).

Dans le dernier tiroir du bureau, il y a un flingue et des cartouches. Lakim l'a plusieurs fois emmenée faire du tir...Elle ressort par la porte, la caisse en fer sous le bras et le gun pèse lourd dans son sac. A mieux y réfléchir, elle est quand même bien défoncée et elle titube légèrement en allant chez Moustaf, deux rues plus bas. Elle sonne, il ouvre immédiatement. Elle tire une fois, à bras tendu. Ça lui secoue l'épaule, ça fait un bruit d'enfer. La tête qui explose, il tombe en arrière...Elle referme la porte derrière elle (*Baise-moi*, p. 70-71).

Dans des dispositions naturellement admises, Manu a un goût effréné pour la violence hyperactive. Cette violence antipathique est soumise à l'extrême rigueur de sa passion meurtrière pour l'homme. Dès que l'envie de lui ôter la vie s'empare de son esprit et de sa pensée comme un acte inébranlable, elle se laisse allègrement emporter :

Dans un bar, elle cherche « Burgorg » dans l'annuaire. Note l'adresse. Elle ne sait pas où ça se trouve exactement. Le mieux serait de prendre un taxi...Elle sonne. Le type qui vient ouvrir est grand, pas épais, la quarantaine...Elle recule d'un pas et vise à la gorge » (*Baise-moi*, p. 73).

Les crimes perpétrés sont rendus avec une extrême facilité. Ils se libèrent des connivences et de la logique des meurtres qu'on a l'habitude de voir dans les romans policiers ou de série noire. Si dans ces textes, les exécutions commises s'adaptent à une organisation connue (danger immédiat, tension, suspense, frayer, frisson, inquiétude), Despentes s'exclue de toute idée de conformisme en installant son personnage dans un type de destinée subjective qui relève le défi de la transgression (assassinat commis au gré des circonstances et des humeurs, absence de peur, effet de surprise, spontanéité, maladresse).

L'engagement féministe de l'autrice se dessine une fois de plus dans des convictions personnelles qui enveloppent pratiquement toute la trame romanesque de *Baise-moi*. De la subversion à la transgression, tout est pensé dans un idéal féministe avec tout ce qu'il symbolise de refus et de rupture. Ainsi, le féminisme, tant prôné et défendu par Virginie Despentes, fait les beaux jours d'une sexualité hors-norme qui permet aux femmes qui l'exercent de s'épanouir et d'assumer pleinement leur corps. Dès lors, cette approche atypique de la sexualité qui, à la fois, élucubre, désacralise et transcende le corps féminin devient un accomplissement de soi et une concrétisation des aspirations solennelles d'une écrivaine féministe et réfractaire qui «infiltrer la Loi dans le dessein de mieux la détourner afin de l'utiliser à son avantage» (C. Skidds, 2013, p. 34).

Conclusion

Protester pour changer une situation injuste, tel est le cri de cœur du féminisme despentesien. Ce féminisme s'opère beaucoup plus expressivement dans la reconstruction et la revalorisation de l'image de la femme. Dans son roman *Baise-moi*, en effet, Despentes utilise le corps de la femme pour mener à bien un projet social qui ambitionne de redéfinir le rôle et le statut de la femme par la restauration de sa dignité et la réappropriation de son corps et de sexualité.

Rappelons, à ce niveau, que la femme a toujours été ramenée et conditionnée à son corps, un corps qui lui a valu d'être marginalisée, mais surtout d'évoluer sous la domination d'un système patriarcal autocratique. Aujourd'hui, elle souhaite exister autrement. Pour ce faire, elle utilise ses propres moyens de lutte pour se défaire de l'oppression masculine. Un acquis probant qui lui permet d'expérimenter des aventures faites de subversion et de transgression des codes sociaux.

De toutes ces subversions sociales, le corps et la sexualité restent les points de prédilection d'une opération féministe qui tente de nouvelles approches. Tout semble indiquer que l'une de ces approches implique un renversement des positions sociales, donnant lieu à un travestissement des gestes masculins. Désormais, c'est la femme qui adopte des comportements d'homme mandatés pour établir sa domination sur la gent masculine tant sexuellement que socialement.

Pour maintenir cette emprise sociale, la femme n'hésite pas à reproduire des contenance d'homme : consommation abusive d'alcool, pratique extrême de la violence, aptitude jouissive pour les massacres et les meurtres, désir insoutenable pour le sang. Ainsi, ce régime, fait de bestialités, laisse découvrir le degré d'adhésion d'un féminisme atypique qui soutient la relation d'égalité entre l'homme et la femme et cela à partir d'une réappropriation des gestes cyniques relevant du patrimoine masculin. Une telle position idéologique vient, d'ailleurs, conforter le remaniement d'un système de valeurs longtemps revendiqué par les femmes. Remaniement des ordres sociaux, redéfinition des codes sexuels, tous ces éléments se joignent pour enrichir la palette d'outils du féminisme despentesien. Seulement, ce consensus n'exclut pas les dérives.

Dans son roman d'exception, *Baise-moi*, Despentes réserve à son féminisme une marge de manœuvre qui corrompt le corps de la femme à partir d'accessoires désacralisants. Un référent qui lui permet de prendre en compte les valeurs marginales, c'est-à-dire les interdits et tabous sexuels. Il ouvre, également, le débat sur la question des minorités sexuelles réservée majoritairement aux femmes marginalisées. Ainsi, ce marquage idéologique ramène les femmes lésées, les mal-aimées et les marginalisées sur le devant de la scène, cette fois, pour prendre leur destin en main. Il est temps, pour elles, de se libérer de la pesanteur sociale, afin de vivre pleinement leur sexualité.

Références bibliographiques

BOURDIEU Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil.

BRASSARD Léonore, 2018, *Les Damnées de Virginie Despentes*, Montréal, Université de Montréal.

CORMIER Landry Jean-Benoît, 2018, « "Passer le générique" Intertextualité et (dés)engagement dans *Baise-moi* de Virginie Despentes », *Le regard et la proie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, volume 54, numéro 2, p. 111-130, <https://doi.org/107202/1050590ar>.

DE BEAUVOIR Simone, 1949, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

DE GOUGES Olympe, 1791, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*.

DESPENTES Virginie, 1994, *Baise-moi*, Paris, Florent Massot.

FASSA Farinaz, KRAUS Cynthia, MALBOIS Fabienne, 2005, « Histoires d'objets », *Nouvelles questions féministes*, Cairn Info, Numéro 1, Volume 24, p. 4-12.

GLAUDES Pierre, 1989, « Eva, Miss Blandish et la souris des douze chinetoques », in *Le roman policier et ses personnages*, Sous la direction de Yves Reuters et Jean-François Coatmeur, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes, coll. « L'imaginaire du texte ».

GRONHOVD Anne-Marie, 2004, *Du côté de la sexualité, Proust, Yourcenar, Tournier*, collection Document, Editeur XYZ.

GUILLAUMIN Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Éditions Indigo & Côté-femmes.

HARVER Gianni, BILAT Loïse, 2011, *Le héros était une femme...le genre de l'aventure*, Lausanne, Éditions Antipodes.

KRISTEVA Julia, 1980, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil.

LECLERC Yvan, 2002, «Sacralisation et désacralisation du sexe chez Flaubert» in *Sex and the Sacred*, Département of French studies, Université of Manchester, Royaume Uni, p. 1-9.

Mouvement Français pour le Planning Familial (MFPF), 1982, *D'une révolte à une lutte : 25 ans d'histoire du Planning Familial*, Paris, Editions Tierce.

ROUSSEL Nelly, 1910, *Quelques lances rompues pour nos libertés*, Paris, Giard et Bière.

SICARD-COWAN Hélène, 2008, « Le féminisme de Virginie Despentes à l'étude dans le roman *Baise-moi* », *Women In French Studies*, volume 16, Project Muse Mission, pp.64-72, <https://doi.org/10.1353/wfs.2008.0018>, (10/03/2024).

SKIDDS Catherine, 2013, *La construction du personnage subversif : norme et marginalité dans *Baise-moi* et *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes*, Thèse de Doctorat, Département de français, Faculté des Arts, Université d'Ottawa, Ottawa, Canada.